

- Les Français, ils se sont arrêtés sur la Croix-Scaille parce qu'ici, y avait pas de fer. C'est ça qui les intéressait, c'était le fer.

Celui qui venait de me dire ça, c'était Monsieur Delforge, le mayeur de Gedinne. Nous étions fichés les pieds dans la fange, englués dans une humidité qui ne s'était pas levée depuis dix jours, et effectivement, on aurait pu se demander qui serait assez fou pour venir s'installer dans un endroit aussi déprimant sans une bonne raison.

C'était un épisode qui arrivait deux ou trois fois par an : les courants océaniques venaient taper sur le plateau ardennais, le premier obstacle depuis la mer, où ils étaient contrebattus par la masse d'air continentale. Du coup, l'humidité stagnait sur la région, détrempant tout.

Il ne s'agissait ni de drache, d'averses, de crachin ou de bruine ; en réalité, ce n'était même pas de la pluie, plutôt quelque chose qui s'apparentait à du brouillard pluvieux. Comme si on vivait au cœur même des nuages.

Tout était gras, et les troncs de bouleaux que nous devions découper et mettre en tas nous glissaient des mains. Nous nous essuyions alors sur nos pantalons, mais c'était peine perdue, ils devenaient à leur tour poisseux et gluants. Quand on retirait nos gants, on voyait le bout de nos doigts strié, comme après un bain prolongé. *Y' mousine*, disaient les vieux. Avec ça, pas *une pette de vent* : on avait l'impression que le temps s'était distendu, puis arrêté, qu'il avait posé ses valises sur le vieux plateau.

XXX

Il y avait la pluie du bûcheron aussi, qui était une autre saloperie, une variante ardennaise du supplice chinois : deux ou trois degrés; une pluie franche et glaçante; tic, tic, tic, trois petites gouttes et puis plus rien; tiens, y pleut plus ? on lève la tête, tchac, la quatrième goutte, ronde et glacée, vous tombe au coin de l'œil ou dans le cou; putain de pays, même pas moyen de se rouler

une clope – faut les acheter toutes faites, bien emballées, mais quand t'as pris la troisième du paquet, il n'en reste rien de plus qu'un morceau de chique brune.

À tous ceux qui veulent arrêter de fumer, je recommande un stage de bûcheronnage en Ardenne, mettons quinze jours au mois de novembre, c'est radical. Faut juste préférer crever de froid plutôt que du cancer : tu vas pleurer ta mère.

XXX

Cela faisait déjà quelques années que je galérais dans le coin. Déjà à cette époque, je ne supportais plus ces épisodes pluvieux. Comme j'ai pu détester l'Ardenne ! Les gens d'ici sont accrochés à leur pays comme une tique à son sanglier, mais ils mentent comme des arracheurs de dent quand ils vous assènent que cette météo ne les dérange pas : même les grenouilles fuiraient, si elles en avaient l'occasion.

D'ailleurs c'est bien simple, il faut attendre un bon coup de gel et un soleil d'hiver, lumineux et tranchant, pour comprendre ce qui noue les Ardennais à leur forêt. Aussitôt, c'est une armée de fourmis qui se met en route. C'est à peine si les tracteurs ne sortent pas en colonnes : le week-end, tout bon Ardennais va *au bois* pour se chauffer et chacun se doit de posséder son vieux tracteur, généralement une vieille guimbarde poussièrre, à la peinture écaillée, mangée par la rouille. Ça vous crache une fumée bleuâtre dans un bruit de tonnerre, et vous brinquebalez là-dessus en cadence, comme un chamelier. Vous avez un bonnet sur la tête et quand vous croisez quelqu'un, vous levez une grosse patte noire en guise de salut (s'il y a un mouton à échanger, ou un citadin qui suit dans sa voiture de ville, vous arrêtez cinq minutes votre course folle et vous bloquez la route, le temps de négocier).

Gare à celui qui s'exhibe au volant d'un tracteur neuf ! C'est soit un *grand dîveux*, un arrogant qui pète plus haut que son cul, soit un amateur, soit un étranger. Il est important que le tracteur ait de l'âge (le mieux, c'est quand c'est celui *du père*, et que les gens le reconnaissent) et ne soit pas trop gros. Soixante chevaux est la cylindrée idéale : il vous en reste sous le capot et vous pouvez dire qu'il est pratique pour passer partout –plus gros, vous vous *pendriez* et vous risqueriez l'humiliation suprême : rentrer à pied au village, aller trouver un fermier, vous faire hâler... et en entendre parler durant la quinzaine.

Selon où vous en êtes dans votre exploitation, vous avez aux fesses un treuil, une fendeuse ou une remorque. Vous ferez cent kilomètres pour trouver la pièce qui vous manque, vous extasiez sur un vérin hydraulique, dégouter un nouveau train de pneu ou un châssis d'acier presque neuf, car c'est cet appareillage-là qui servira de marqueur social, qui vous donnera le statut de celui qui connaît son affaire... ou celui nettement moins enviable du *camp-volant* (insulte suprême).

XXX

Dans le fond, la seule différence entre un quidam et un professionnel, c'est le moment où il agit : le samedi et le dimanche pour le premier, en tout moment et en toute saison pour le second. Cela doit faire presque trois mille ans que cela dure, et il n'y a aucune raison particulière pour que cela change avant longtemps.

Je n'écris cela que pour détromper le lecteur citadin, romantique ou technocrate, qui s'imagine que notre forêt est un océan presque intact, peuplé d'animaux et de plantes immuables, de temps à autre parcouru par un explorateur audacieux, qui ouvre la voie au saccage. Il appelle ce monde idéal la Nature, avec un grand N. Foutaises : il n'y a rien de tout cela là-dedans, la grande forêt d'Ardenne est un paysage en laisse, en perpétuelle évolution, et tout qui connaît un peu le mode de vie ou de production de ses habitants

rigole en entendant parler de zones naturelles ou intactes : la réalité du Jivaro ou de l'Ardennais, c'est qu'il n'y a pas de forêt vierge, il y a des espaces qui sont temporairement utilisés ou pas.

Si la pression humaine n'est pas trop forte, des animaux et des plantes s'y glissent, bien à l'aise dans leur niche écologique ; ils vont et viennent, se supplantent les uns les autres, en fonction des circonstances et du hasard (quand le phénomène se déroule sous leurs yeux, les ingénieurs les appellent *espèces exotiques envahissantes*, ce qui trahit à la fois leur vision de carte postale figée, ainsi que leur incompréhension profonde du fonctionnement des choses vivantes.)

Eh oui, notre forêt n'est pas tellement moins artificielle qu'un boulevard parisien, à ceci près que nos matériaux de construction – ce qui constitue le paysage, en somme – sont vivants : ce sont des arbres. Nous sommes bouffés par le contemplationnisme, cette nouvelle et sournoise doctrine qui promet que la nature n'est belle qu'à l'état sauvage, et dont les thuriféraires se reconnaissent au fait qu'ils classent les espèces selon leur rareté, accordant plus de prix à la rare trientale qu'à l'omniprésente myrtille.

Une idée aussi grotesque que totalitaire : c'est si bon, la tarte aux myrtilles !

J'ai certaines raisons de regretter l'influence que Camille a exercée sur moi, mais cette leçon-là, c'est à lui que je la dois et je ne l'oublierai pas.

XXX

Avec trois autres péquenots, Xavier, Jérôme et Marc (le seul véritable régional de l'étape), on a été engagés pour six mois par une association de bien-pensance écologiste, à laquelle l'Union européenne sous-traite une grande partie de la politique de la conservation de la nature, au nom de la *participation sociétale*.

Il y a aussi monsieur Lambert, un ingénieur des eaux et forêts, dont le titre universitaire explique peut-être qu'il ne mette jamais véritablement la main à la pâte, sinon pour remplir des colonnes de chiffres et rédiger des rapports dans un anglais hasardeux – un type intelligent au demeurant, mais qui n'est là que pour se faire un nom (à la fin du projet, il sera embauché par le milliardaire local, un bétonneur parvenu dont l'unique préoccupation foncière sera de posséder le plus d'hectares de chasse possible - lesdits hectares ravagés par la surpopulation de gibier, abondamment nourri ; il fera ce travail d'engraisneur comme le précédent, avec efficacité et sans état d'âme).

Monsieur Lambert est saboté plutôt que secondé dans sa tâche par un « coordinateur des travaux » – autrement dit un contremaître. Nous l'avons très vite surnommé Leucorrhine, parce qu'il adore les libellules. Explication officielle et commode... En réalité, nous n'avons pas choisi l'animal au hasard : la fameuse libellule s'appelle en fait la leucorrhine douteuse, ce qui serait déjà marrant si en plus, l'abréviation que nous en faisons ne nous avait pas permis de le traiter impunément de connard.

- Hé les gars, v'la le con.

- Ah oui, ben dis donc, ça va pas mieux, ton rhume. T'as le nez bouché.
Bonjour Leuco !

On lui fait le coup dix fois. Chacun son tour, en hurlant comme des possédés. À la fin, on ne le voit plus. Il se pointe au tout début des chantiers, bredouille rouf-rouf ses instructions et repart en prospection.

Leuco est jeune, vingt-cinq ans tout mouillé, c'est un *fils de* de la pire espèce, un instable du genre de ceux qui ne se rebellent qu'un temps (mais fort) pour mieux revenir à la réaction (mais en plus fort encore). Pour l'instant, le gamin est en rébellion ouverte contre son père juge. Il est pourtant déjà comme lui abruti de certitudes et très satisfait de son utilité sociale. Bref, c'est une incarnation parfaite de l'imbécillité, un arrogant qui confond allègrement la critique et le sabotage, la nécessité de l'autorité et le refus de la sujétion.

Leuco nous a tout de suite plombés auprès des villageois : du haut de ses vingt-cinq ans et de ses certitudes, il est allé tancer les indigènes à la séance de présentation du projet :

- Mais qu'est-ce qui vous a pris de planter des épicéas partout ? Vous avez détruit le paysage ! Vous avez gâché une fabuleuse biodiversité ! Vous devriez avoir honte ! qu'il éructe.

Puis il s'est rassis, triomphant. Sidération. Personne n'a bronché dans la salle.

XXX

Mettre en cause la parentèle du méridional peut vous valoir illico de très graves ennuis ; heureusement pour Leuco, l'Ardennais est d'une autre trempe. C'est un chasseur taciturne et patient, qui veille à ne pas effaroucher le gibier.

C'est pourquoi il ne règle pas ses affaires en public. En cas d'offense, *taiseux* et *tiestu*, il remet une bûche dans le poêle, prétexte un rendez-vous, vous laisse en plan, passe à autre chose. Il n'y a pas d'affrontement déclaré, mais le début d'une impitoyable et sournoise résolution. Vous n'êtes pas encore mort mais vous êtes déjà rayé du nombre des vivants ; un jour viendra où vous sentirez à vos dépens une dent dure vous déchiqueter. La mort sera plus lente, la vengeance différée, mais ce ne sera pas moins douloureux.

Cette fois-là, ils en ont laissé un dans la salle, sacrifié comme Léonidas aux Thermopyles, tandis que les autres se carapataient discrètement. On ne les a plus jamais vus.

- C'est qu'on avait autre chose à faire que d'écouter des conneries, m'a confié l'un d'eux, des années après la fin piteuse du projet.

XXX

Ceci pour expliquer que personne du coin ne s'intéressait visiblement à notre entreprise.

À part le mayeur, ce personnage insaisissable et attachant, qui, au prétexte qu'il avait à cœur de voir où partait l'argent du contribuable, venait nous rejoindre dans les coins les plus reculés de sa commune. On n'a jamais bien su s'il le faisait pour herboriser, s'émerveiller de la présence d'un engoulevent, évoquer l'histoire, nous espionner ou trouver dans notre travail des idées de valorisation touristique (ceci me poussant à croire que ses motivations étaient effectivement multiples).

XXX

- Il est bizarre, quand même, ce fond de vallée, a dit Xavier, il devrait être encaissé. Et le marais, il devrait être au-dessous, pas en dessus. On dirait qu'il y a comme un mur qui court tout du long, c'est marrant. Comme si ça empêchait l'eau de s'écouler.

- J'ai déjà vu ça quelque part, ai-je répondu. Puis, après quelques secondes, j'ai enchaîné, frappé par une illumination : c'est comme aux Troufferies, à Libin.

Xavier savait bien de quoi je lui parlais. Nous avons découvert cet endroit magnifique à la suite de la lecture d'un petit ouvrage de botanique qui m'était miraculeusement tombé dans les mains. Je l'avais alors convaincu de m'y accompagner en prospection. On y avait clandestinement crapahuté de concert, à la recherche des vipères péliade et de l'orchis des sphaignes.

Les Troufferies devaient leur improbable nom au fait qu'on y avait extrait la tourbe depuis le XVI^e siècle au moins. C'était donc une tourbière comme on en trouvait un peu partout en Ardenne, à cette différence qu'elle devait son apparition à une cause humaine très particulière.

XXX

Le soir-même, j'entrepris de retourner ma bibliothèque à la recherche de ce petit ouvrage, acquis par hasard dans une bourse aux livres. Le voilà. Une petite brochure bleu pâle = *Ministère de l'Agriculture, Administration des Eaux et Forêts, Service de la Conservation de la Nature, travaux n°9 : « La végétation de la Réserve naturelle domaniale des Anciennes Troufferies (Libin) »*. J'ouvre le machin ; avant-propos, bla bla bla, cadre géographique, milieu physique, oui, patati patata ; ah, nous y sommes : chapitre II. Pages 16 et 17. Données historiques et archéologiques. §1. L'orpaillage.

Coup au but ! Je tiens mon explication !

« 1. L'extraction des sédiments alluviaux est responsable de l'approfondissement notable et du modelé tout à fait particulier du fond du thalweg. Celui-ci n'offre plus le profil classique des vallons ardennais mais présente un fond aplani et très élargi dans lequel serpente le cours d'eau. (...). Les tertres sont tellement abondants que, bien souvent, ils se touchent et se chevauchent. Ils finissent par créer ainsi, de chaque côté du ruisseau, une sorte de bourrelet bosselé qui souligne davantage encore le profil étonnant de la vallée. Dans la tourbière, ces cordons de butte constituent une véritable digue entravant le drainage naturel ; par la rétention d'eau qu'elles ont provoquée, ces lignes de tertres sont responsables d'un important exhaussement du niveau de la tourbière dans la partie inférieure des versants. (...)

2. Le caractère artificiel de ces haldes est absolument évident et leur attribution à la pratique de l'orpaillage dans les alluvions a été prouvée depuis de nombreuses années par des géologues et des historiens(...). Les mêmes auteurs arrivent à la conclusion que l'or se trouvait, à l'origine, dans les couches de base du Gedinnien qui apparaissent généralement à proximité des affleurements cambriens : c'est toujours, en effet, dans la zone de contact entre les roches gedinienne et cambriennes que l'on observe des tertres

d'orpaillage et que les essais de délavage des alluvions ont chaque fois délivré un peu d'or. (...) »

Et voilà. Si les Français se sont arrêtés sur la Croix-Scaille parce qu'il n'y avait pas de fer, on peut supposer que les Celtes y sont venus parce qu'il y avait de l'or. Du moins, c'est ma théorie.

XXX

Pour se faire une idée du milieu tel qu'il était quand les premiers hommes sont arrivés (si les Néandertaliens ne sont pas à considérer comme des hommes à part entière, ce qui est une autre histoire), mettons que ça commence il y a 10.000 ans, lorsque la dernière glaciation s'achève brusquement : la glace cède la place à l'eau, les hivers raccourcissent.

Éternelle revanche du végétal : une armée exubérante part à l'assaut de la toundra. Bientôt, cette forêt subarctique ne subsistera plus que dans les marais les plus froids, aux confins des plateaux, en petites lentilles tourbeuses éparses ; ailleurs, elle fera place à la forêt tempérée européenne. Les animaux ? Ils suivent de près, en un cortège à peu près pareil à celui que nous connaissons encore. Les hommes -très peu nombreux- en sont évidemment : ils accompagnent cerfs et sangliers, comme de coutume, en petits groupes mobiles. Ils maîtrisent le feu, enterrent leurs morts, redoutent la vermine et chantent des chansons. On n'en sait pas tellement plus mais c'est bien suffisant pour se figurer qu'ils sont exactement à notre image.

Et les millénaires passent, en un petit coup de vent. En bas, dans la vallée, les paysages s'ouvrent, les bipèdes sont toujours plus nombreux. Ils ont des outils de bois, de pierre et d'os, bientôt de métal. Toujours plus malins, toujours plus industriels, ils se perfectionnent. Ils jettent un œil vers les sommets. Y grimpent.

Pour le plaisir de voir ce qu'il y a derrière.

Avec nos misérables moyens de prospection actuels, nous avons déjà gagné 300 ans de civilisation en quarante ans, puisque jusqu'il y a peu, nous pensions que le premier peuplement de l'Ardenne mosane ne remontait pas au-delà du deuxième âge de fer, le laténien, qui couvre une période comprise entre 450 et 25 avant Jésus-Christ. Je gage donc qu'un jour l'archéologie aérienne, la linguistique ou la palynologie permettront de repousser un peu plus loin la frontière des ténèbres, mais à l'heure d'aujourd'hui, on considère que les choses sérieuses ne commencent vraiment que vers 750 avant Jésus-Christ.

À cette période apparaissent les premiers signes visibles d'une sédentarisation : des pierres levées, stèles funéraires ou votives probablement, disséminées sur la commune de Gedinne, toutes proches de l'actuelle frontière, sur la voie d'accès qui remonte de la vallée de la Semois en longeant le plateau de la Croix-Scaille.

C'est le premier âge du fer, l'époque héroïque des premiers agriculteurs : peut-être sont-ils nos seuls ancêtres maudits, ces premiers qui firent le choix du confort et de la cupidité ? Mais je laisse volontiers cette vision d'Épinal à cette vieille baderne de Rousseau, cet homme de la plaine et des prairies grasses, que la vision d'un enfant mourant de faim ne devait pas tirer de ses méditations moralisatrices. Ce n'est pas le propos : j'ai des raisons supplémentaires de croire que ces agriculteurs n'étaient de toute façon pas les premiers à bivouaquer sur les terrains du vieux schiste.

C'est le propre de nos historiens académiques de tenir pour balivernes toute supputation qui s'appuie sur les faits plutôt que sur les intuitions, je n'en suis pas.

Ayant appris à mes dépens que toute preuve est par définition polie, sortie de son contexte, montée en épingle, je n'ai pas ces scrupules. On ne trouve le plus souvent que ce qu'on a cherché.

En ce qui me concerne, j'entends toujours une petite voix qui me pousse à échafauder des théories. Plus elles semblent loufoques, plus elles me paraissent stimulantes. Il y a chez moi des choses que je pressens et qu'on ne m'a pas enseignées ; je n'ai pas peur du complotisme, qui n'est pour moi qu'un prétexte à la paresse intellectuelle, on me le reproche assez souvent.

XXX

Considérons tout d'abord la géographie. Mettons que personne n'habite l'Ardenne avant 750 avant Jésus-Christ, il me semble quand même évident que quelques petits Ötzi s'y sont sûrement hasardés, en raison du simple fait que la vallée de Meuse était une des voies naturelles qui reliaient l'ambre de la Baltique aux coquillages de la Méditerranée ; la future Belgique n'a pas attendu Lothaire pour être le carrefour de l'Europe, ce n'est donc probablement pas une terre inconnue.

De plus, certaines analyses palynologiques traduisent un changement de la végétation forestière ardennaise vers 1100 avant Jésus-Christ. On ne sait pas si cette évolution est due à un défrichement humain ou à une modification climatique, mais il est avéré que le bouleau supplante alors l'aulne comme essence principale; or le bouleau est une essence pionnière, qui revient la première sur les terres défrichées ou dans les paysages ouverts, comme pourraient l'être des campements forestiers abandonnés.

Le mythe de la terre vierge venant déjà d'en prendre une sacrée dans les gencives, achevons-le en convoquant le mythe au grand banquet des hypothèses, seule vérité du temps des légendes.

XXX

Ceux qui n'en reviennent jamais, ce sont les aventuriers.

Les explorateurs, eux, reviennent. Ils ne partent pas en mission avec leurs femmes et leurs enfants. Ce sont des pillards, ils ont par essence vocation au retour, cherchent forcément quelque chose, trouvent cette chose (ou trouvent autre chose qui vaut la peine), reviennent et convainquent ceux qui sont restés, les prudents, les timorés (les agriculteurs en définitive) qu'il y a intérêt à poser ses valises en un continent nouveau. J'ai du mal à croire que ces explorateurs cherchaient autre chose que des métaux précieux –l'or en l'occurrence. Et sans doute par tous les moyens.

XXX

Les premiers habitants, ceux avant les Celtes (qui n'arriveraient pas avant 750 avant Jésus-Christ, rappelons-le pour ceux qui se perdent dans les méandres du néolithique), ce sont de petites créatures dotées d'un très sale caractère et d'un petit chapeau rouge : nous les appelons les nutons.

Ma grand-mère les craignait beaucoup, elle disait qu'il n'y avait rien de pire que de se les mettre à dos. Dès qu'on évoquait ces étranges créatures, elle se signait convulsivement, en marmottant : « Seigneur Marie Djôzef, protégez-nous ».

Moi qui ne me souviens pas d'avoir entendu cette brave dame prononcer plus de vingt mots d'affilée, cette réaction m'intriguait beaucoup, d'autant qu'elle refusait systématiquement d'en parler, comme si le simple fait de les évoquer aurait eu pour effet de les faire apparaître.

- Ce sont des histoires de bonne femme, m'avait dit mon grand-père en jetant sa ligne devant lui. C'est des sortes de lutin. Ils rendent des tas de services mais ils ont très sale caractère.

- Ah bon, et pourquoi ? Ça ressemble à quoi ?

- (après un moment de silence) C'est comme des petits lutins. Ça a la taille de

tes Schtroumpfs, avec un chapeau pointu rouge. Ils ont une petite pioche parce qu'ils creusent et qu'ils vivent dans la terre. Ils peuvent être très méchants quand on leur manque de respect. Ils sont très travailleurs aussi, ils vivent dans des trous. Tu leur apportes un outil à réparer et le lendemain tu le retrouves dans un meilleur état que s'il était neuf, mais il faut prévoir quelque chose à manger en contrepartie, car ils aiment bien manger. Quand ils se vengent, c'est terrible. Mais c'est des histoires qu'on se racontait pour se faire peur à la veillée.

- C'était quoi comme histoires ?

- Je t'ai dit, des histoires de bonne femme. Parfois, ils échangent des enfants. Holà, je crois que j'ai une touche, moi. C'est p'têt bien un sandre qui vient de toquer.

C'était chaque fois la même chose avec mon grand-père : on ne le faisait parler qu'à la pêche et encore, chaque fois qu'il voulait éviter un sujet, il y avait soi-disant un poisson qui mordait.

XXX

De ma grand-mère, qui était très catholique et qui mettait des petites images ou des petits colifichets dans tous les recoins de la maison, ce silence gêné ne m'étonnait pas. Mais, venant de mon grand-père, qui ne croyait ni à dieu ni à diable, cela m'étonnait davantage. Aujourd'hui qu'ils sont morts depuis si longtemps, il n'y a rien qui me touche plus que de croiser un vieux qui dévoile tout à coup une vieille croyance dans un geste de superstition : c'est un clin d'œil de mes chers disparus.

Si ma grand-mère croyait à l'existence des nutons et mon grand-père pas, ils s'en méfiaient pareillement. Le pari de Pascal est une émanation du bon sens populaire : *on ne sait jamais, qu'est-ce que ça coûte ?*

On ne va pas risquer de se mettre des nutons à dos.

Et donc, ces sales petits bonshommes sont des sortes de nains.

XXX

La première fois que j'ai entendu parler de toponymie, c'était dans un cours de géographie humaine que Jean-Michel m'avait fait parvenir. Je me trouvais sur mon lit, une fois de plus allongé pour des heures à tuer. J'avais saisi cette sorte de brochure, en me demandant ce que j'allais bien pouvoir en faire, soupirant d'avance, comme pour me convaincre que rien n'avait véritablement d'intérêt. Puis, dans l'intention de me faire du vent (personne ne peut savoir à quel point être privé de vent est une torture sournoise) j'en avais tourné les feuilles, à la manière d'un *flipbook*, ces petites brochures dessinées où l'on voit les personnages s'animer. J'avais arrêté mon effeuillage tout à coup, sur un dessin qui m'était apparu au milieu des pages dactylographiées : un dessin de René Hausman, le grand dessinateur animalier ; ce dessin représentait évidemment un nuton.

Cela faisait des années que je n'avais plus entendu parler de nuton (j'en avais même totalement oublié l'existence). Comme on se raccroche à ce que l'on peut, j'ai pris ce surgissement comme un signe du destin. J'ai salué ce petit personnage avec amusement puis déférence. Dans ma tête : « tiens qu'est-ce que tu fous-là, toi, je te salue, petit nuton ». Continuant le jeu, je me mis à l'invoquer, comme si j'avais été un vieux chamane. Le miracle ne tarda pas à se produire : je me sentis apaisé, comme si ce petit nuton était là pour me dire que j'avais encore un avenir. (C'est précisément après cet épisode que s'espacèrent les cauchemars qui hantaient mes nuits et que je commençai à m'extraire de la profonde dépression dans laquelle j'étais plongé depuis de si longues années déjà.)

J'ai retrouvé quelque temps après ma libération ce même dessin sur une bouteille de bière : chapeau rouge, barbe blanche, culotte bleue, sabots jaunes. De nouveau, je ne pris pas cela pour une coïncidence. Je savais

d'expérience que la présence des nutons n'était jamais anodine : dès qu'un seul d'entre eux m'apparaît, je sais que je vais être l'objet d'une révélation.

XXX

En quelque sorte, c'était aussi le propos du professeur dont j'avais hérité le cours.

Selon lui -et des tas d'autres barbichus éminents avant lui- la présence du toponyme « nuton » indiquait systématiquement la présence d'artefacts préhistoriques dans les grottes qui y étaient associées. Et d'énumérer la liste des multiples « trous des Nutons », « rochers des Nutons » qui parsemaient la région : dans chacun, on avait retrouvé des traces d'habitation préhistorique.

J'arrête ici un court instant ma digression sur les nutons. Je promets au lecteur d'y revenir sitôt que possible mais je sens que je perds le cours du propos, comme fait un fleuve en son delta : il faut d'abord que je nous remette comment nous avons commencé cette scène, comment vous m'avez imaginé en discussion avec le maire de Gedinne à propos de l'intérêt que les Français ont manifesté pour le fer, et moi qui délire sur les premiers habitants du plateau...

Tout vient du fait que nous nous trouvons en contrebas d'une petite zone tourbeuse, située non loin du lieu-dit Cocole, derrière la vieille scierie de Rienne, le long du ruisseau de Burhé. Il mousine et nous avons allumé du feu. Une fumée blanche et acre s'élève en moutonnant. Didier et moi relevons une étrangeté topographique, qui me fait penser à un site d'orpaillage. Le soir, je rentre chez moi et je mets la main sur une brochure qui explique comment des hommes préhistoriques -Celts probablement- ont excavé le lit d'une vallée afin d'extraire les paillettes d'or qui s'y trouvaient. Le soir, passablement excité, je vais me coucher ; je peine à m'endormir et, lorsque je sombre enfin dans mon sommeil, un nuton m'apparaît immédiatement.

Je me réveille.

Rien à voir que je me suis dit tout d'abord.

XXX

Je n'ai probablement pas dormi plus d'un quart d'heure d'affilée cette nuit-là. Je me suis réveillé au moindre bruit, au moindre souffle, à la moindre pensée.

Le lendemain, je suis retourné sur le terrain. Coup de bol, il avait enfin cessé de pleuvoir. J'ai dit aux collègues qu'il fallait que je ramasse le feu et que j'achève quelques bricoles. Ils sont partis débroussailler sur la Fange de l'Abîme et ils m'ont déposé au passage. J'avais la journée pour moi.

Perdu dans mes pensées, j'ai eu tout mon temps pour valider mon hypothèse. J'ai patiemment remonté le cours du ruisseau de Burhé, en coupant les derniers arbres qui me gênaient la perspective. J'ai relevé tous les indices. À la fin de la matinée, j'étais absolument convaincu du parallèle entre cet endroit et les Troufferies de Libin: c'était bien la même activité qui était à l'œuvre de la formation du même paysage. J'étais bel et bien sur un site d'orpaillage préhistorique.

Je me sentis soulagé par ma certitude. Je me suis assis près de mon feu. Une odeur puissante de tourbe brûlée emplissait mes narines, qui avait imprégné jusqu'au dernier brin de mes vêtements de protection, j'étais épuisé. J'ai tiré deux tartines de ma musette et j'ai regardé devant moi. Je voyais le lit de la vallée, aplani sur peut-être cent mètres de profondeur, avec ce mur dressé comme un parapet sur tout mon côté gauche.

Il n'était pas difficile de se faire une idée du labeur titanesque qu'avait dû représenter un tel chantier. Je me suis dit « putain, y z'ont bossé les gars, fallait être motivé ». Dans ma tête a résonné une expression que nous ressortait Marc chaque fois que Leuco nous demandait de faire un truc qu'il jugeait débile « Gotferdom, qué pass'ment d'temps ! », ce que je pourrais

traduire le plus fidèlement en « nom de Dieu, on n'a pas autre chose à foutre que perdre notre temps à faire ça ? ».

XXX

Et eux, les supposés Celtes, comment avaient-ils fait ? Combien avaient-ils été à s'échiner à cette tâche ingrate ? Étaient-ils arrivés à la belle saison, en famille, avec femmes et enfants ? Avaient-ils dormi sur place ? Y avait-il un village à proximité ? Un druide les accompagnait ? Avaient-ils des motivations religieuses ? Le prêtre avait-il invoqué les esprits du lieu avant qu'ils n'entreprennent quoi que ce soit ? Comment avaient-ils choisi cet endroit ? Avaient-ils creusé au petit bonheur la chance ou est-ce qu'ils avaient suivi les indications de prospecteurs passés là avant-eux ? Quels étaient leurs outils ? Avaient-ils mis à sec un étang de castor ? Avaient-ils coupé les arbres avant de creuser ? Comment avaient-ils arraché les racines ? Est-ce qu'ils avaient mis les arbres en tension au moyen de cordes faites avec des lanières tressées d'écorce de coudrier, pour les dessoucher plutôt que les couper ?

Est-ce qu'ils travaillaient déjà avec des pics ? des piolets ? des sortes de bêche qu'ils auraient pu tailler dans du bois dur ? Ou dans de l'os ? Comment s'étaient-ils répartis la tâche ? Est-ce que c'étaient les hommes les plus forts et les plus habiles qui avançaient en ligne, à front de taille, comme les trancheurs de tourbe ? Est-ce que c'étaient les enfants qui avaient charge de remplir de terre des paniers en osier ? Est-ce que les enfants les portaient aux femmes, chargées de l'orpaillage proprement dit ? Est-ce qu'elles tamisaient au bord du ruisseau ?

Ou est-ce que tout ce petit monde se mélangeait, au gré de son inspiration et selon ses affinités ? En gros, est-ce qu'il y avait des spécialistes ? Et comment mangeaient-ils ?

XXX

Je n'en revenais pas de la logistique et de l'organisation qu'une telle entreprise impliquait. C'est à ce moment que m'est revenue l'antienne de mon pote : Qué pass'ment d'temps ! Lui, tout celte, tout gaulois ou tout wallon qu'il était, celui qui serait venu lui expliquer qu'il fallait faire ça pour ramasser trois paillettes d'or, eh bien il aurait eu des manches à mettre, il aurait pu creuser tout seul.

Mais alors qui ?

L'idée des nutons m'est apparue, comme une évidence.

XXX

Je laisse à l'historien le soin de valider ma thèse, comme je fais grâce à mon lecteur de l'historique de mon cheminement intellectuel mais, pour en revenir à mes nutons, je pense que ce sont eux qui sont à la base de ce travail gigantesque. J'ai bien écrit la base, et non l'initiative, qui en revient bien aux Celtes.

Ce n'est pas par hasard que les nutons sont munis de pelles, de pioches et de piolets ; ce n'est pas par hasard qu'ils sont mineurs ; ce n'est pas par hasard qu'ils sont de petite taille ; ce n'est pas par hasard qu'ils sont capables d'avoir des enfants avec les humains ; et c'est encore moins par hasard qu'ils ont disparu en nous maudissant.

Les Nutons étaient des êtres humains, exactement de la même espèce que nous. Ils ont subi le sort de toutes les peuplades subjuguées par les Indo-Européens ; ni plus ni moins, mais les premiers. Disparus sans témoins, sans traces et sans noms, le souvenir du peuple primitif s'est perpétué dans notre mauvaise conscience avant de se transformer en légende.

XXX

Voici mon hypothèse de colonisation de l'Ardenne mosane...

À la fin de l'âge du bronze (vers 1100 avant Jésus-Christ), le peuplement celtique a fini de submerger l'Europe occidentale. Tout a été assimilé à l'exception de certaines petites zones isolées ou spécialement difficiles à exploiter : les massifs montagneux éloignés des voies de communication et les grandes zones forestières, dont l'Ardenne évidemment.

Jusque-là, mis à part quelques promontoires faciles à défendre, placés sur les axes de communication, les Celtes n'ont aucun intérêt à s'aventurer dans la grande forêt. Ils ont entendu dire, par les rares aventuriers qui l'ont prospectée, que le sol y est pauvre et maigre, plus froid qu'ailleurs. Les Celtes savent également que la grande forêt n'est pas entièrement inhabitée. De temps à autre, ils sont au contact avec des populations d'hommes de la forêt.

Ce sont les descendants des premiers pionniers, ceux qui se sont engouffrés sous la canopée à la fin de la dernière glaciation : le véritable peuple premier.

En raison de l'isolement génétique et de l'avantage de la petitesse en forêt, ces hommes sont de petite taille, comme les Pygmées. Ils chassent le gibier, cueillent des baies. De temps à autre, ils ramassent un peu d'or, car ils se sont rendu compte que les Celtes en étaient friands et qu'ils pouvaient troquer le métal contre d'autres ressources. Les échanges sont généralement pacifiques. En cas de conflit, les nutons se réfugient au fin fond de leurs forêts, insaisissables.

La métallurgie du fer va radicalement changer la donne. Les Celtes, désormais maîtres forgerons, ont perfectionné leurs techniques agricoles, mais aussi militaires. Ils montent à l'assaut du plateau, où ils réduisent la population indigène en esclavage.

Il s'agit bien tout d'abord d'expéditions militaires. L'irruption de la civilisation, pour ne pas l'appeler culture plus évoluée, est comme toujours un événement brutal.

Vive le progrès ! On tue, on détruit les misérables campements des chasseurs-cueilleurs, on déporte, on instaure le travail forcé. On torture aussi, car il faut savoir où sont les ressources en or.

« C'est là » a dit le chasseur, « c'est là » a dit le chamane. Eh bien vous creusez maintenant, on vous donnera de quoi survivre jusqu'à la saison prochaine. Sinon vos femmes... sinon vos enfants...

Le labeur achevé, la plupart seront morts. Les autres connaîtront un sort à peine moins enviable, ils survivront quelque temps en main d'œuvre servile, décimés par la misère, la malnutrition, la prostitution forcée et l'acculturation.

En somme, ce qu'on voit encore à l'œuvre de nos jours, en une poussée ultime.

XXX

Habitants millénaires des forêts d'Amazonie, de Papouasie, des Iles Andaman, d'Australie ou du grand bassin tropical africain, peuples premiers, Aborigènes, Boshimans et Kanaks, vous avez le salut des nutons !

Vous connaîtrez leur sort funeste. Oh mes frères, vous êtes des gorilles, des orangs-outans. On viendra vous voir dans des zoos.

L'histoire commencera après vous.

En ce qui nous concerne, nous n'éprouverons la honte et le remords que lorsque le progrès nous aura à notre tour transformés en nutons.

Fraternité tardive, mais fraternité quand même. Nous nous souviendrons que c'est à vous que nous devons l'origine de nos paysages.



Ainsi s'achève le second chapitre de "L'apaisement". Nous aborderons dès demain des problématiques plus contemporaines (comme disent les journalistes politiques)...

